

Cycle 2015-2016 : L'Évangile de Jean

**Lecture du mercredi 20 avril 2016 à 20h
Évangile de Jean : 4, 43-54 et 5,1-18**

Deux miracles : le fils de l'officier royal, et l'infirmes de Bethsaida

Voici le commentaire de saint Augustin sur le 1^{er} miracle (4,43-54)¹
« Il retourne alors dans cette ville de Galilée. Et voici qu'un fonctionnaire royal, dont le fils était malade, vint le trouver et il se mit à le prier de descendre, dans la ville ou dans sa maison, et de guérir son fils, car celui-ci était près de mourir. Cet homme qui le priait, ne croyait-il pas ? Quelle réponse attends-tu de moi ? Interroge le Seigneur pour savoir ce qu'il pensait de lui. Il répondit en effet à une telle prière : Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croyez pas. Il manifeste que cet homme n'a qu'une foi tiède, ou froide, ou qu'il manque totalement de foi, mais qu'à l'occasion de la santé de son fils, il cherche à connaître quel est le Christ, qui il est, ce dont il est capable. Nous avons entendu les paroles de celui qui demandait, nous n'avons pas vu le cœur de celui qui doutait, mais celui qui s'est prononcé a entendu ses paroles et sondé son cœur. De plus l'Évangéliste lui-même nous montre par le témoignage de son récit qu'il ne croyait pas encore, celui qui désirait que le Seigneur vienne en sa maison pour y guérir son fils. Car lorsqu'on lui eut annoncé que son fils était guéri et qu'il eut remarqué que la guérison avait eu lieu à l'heure même où le Seigneur lui avait dit : « Va, ton fils vit », il crut, raconte-t-il, lui et toute sa maison. Par conséquent, s'il a cru, lui et toute sa famille, parce qu'il avait appris la guérison de son fils et constaté la coïncidence entre l'heure indiquée par les messagers et celle où Jésus lui avait parlé, c'est qu'il ne croyait pas encore quand il formulait sa prière.

Qu'est-ce donc, mes frères, que le Seigneur a voulu nous faire remarquer ? Dans la Judée la Galilée était alors la patrie du Seigneur, car il y avait été élevé ; mais maintenant puisque cet événement annonce quelque chose, considérons que la patrie de notre Seigneur Jésus-Christ selon la chair, car il n'eut de patrie sur la terre que selon la chair qu'il avait reçue sur la terre, admettons donc que la patrie du Seigneur est le peuple juif. Nous voyons qu'il ne reçoit pas d'honneur dans sa patrie.

Regarde la multitude des Juifs maintenant, regarde cette nation dispersée à travers l'univers, arrachée à ses racines... regarde la masse du peuple juif : que dit-il ? Celui que vous honorez, celui que vous adorez était notre frère. Répondons : un prophète ne reçoit point d'honneur en sa patrie. Car ils ont vu le Seigneur vivre sur la terre, opérer des miracles, rendre la lumière aux aveugles, ouvrir les oreilles des sourds, délier la langue des muets, resserrer les membres des paralytiques, marcher sur la mer, commander aux vents et aux vagues, ressusciter les morts, et quelques-uns à peine ont cru en lui.

¹ Saint Augustin, *Homélie sur l'Évangile de Jean*, Œuvres de saint Augustin, Institut des Études Augustiniennes, Paris, 1993, p.823-825

Mais nous, peuple de Dieu, nous sommes pareils aux Samaritains. Nous avons entendu prêcher l'Évangile, nous avons donné notre adhésion à l'Évangile, par l'Évangile nous avons cru au Christ, nous n'avons cru aucun signe, nous n'en exigeons aucun. »

Nous avons ici un thème théologique très important, qui est celui de la relativisation du mythe. C'est une thèse qui a été centrale dans la pensée de Rudolf Bultmann², grand théologien protestant, qui parle même de « démythologisation ». Pour lui, la foi ne se situe pas sur le même plan que le Jésus historique, et par conséquent, le récit des miracles est tout à fait secondaire. Avec cette lecture des Évangiles, Bultmann se situe dans une herméneutique moderne, qui veut penser la foi dans le contexte de notre modernité, et non plus dans le contexte historique d'une « narration » de la vie de Jésus. Par cela, il se situe aussi dans le grand courant de la théologie libérale. Nous voyons bien ici, à la lecture de saint Augustin, que cette question d'une théologie de la foi indépendante de toute « preuve », et même de toute pensée de « ce qu'est Dieu », est déjà à l'œuvre au 4^{ème} siècle de notre ère.

L'infirmes de Bethsaida

Bethsaida peut être traduit par « maison de la grâce » (Beth shesda). Une autre traduction est possible, mais incertaine sur l'origine du mot : « maison des sources » (Beth ashad). Si l'on veut faire un parallèle avec les Évangiles synoptiques, on trouve chez Marc (2,1-12) un récit de même nature, qui se déroule à Capharnaüm. Mais le récit de Marc ne peut pas être la source de celui de Jean (nous avons vu que dans les Synoptiques, l'Évangile de Marc est l'une des sources de ceux de Matthieu et de Luc). Ici, le centre théologique du récit de Jean est bien différent : il s'agit de l'autorité eschatologique de Jésus sur la vie, et pas seulement du pardon des péchés.

Le récit de l'infirmes de Bethsaida est d'une grande portée symbolique, c'est-à-dire qu'à travers le sens premier de plusieurs mots ou phrases un autre sens s'annonce. Chez Jean en effet, les récits de miracle sont compris comme des signes (on dirait aujourd'hui, en linguistique, des « signifiants »).

C'est pourquoi ce récit a souvent été le symbole de la guérison au sens large. C'est le cas, par exemple, des ouvrages et de l'association « Bethsaida » de Simone Pacot, qui s'appuie sur ce récit pour expliciter ce qu'elle appelle « l'Évangélisation des Profondeurs³ ».

Il nous faut alors remarquer, avec elle, que la parabole de Bethsaida met en scène un infirmes qui a perdu toute foi. Comme le dit un document interne de l'association, « De la guérison de Bethsaida, la foi des hommes est totalement absente, Jésus y guérit par pure grâce dans un débordement d'amour : Beit-Hasda, Maison de la Grâce⁴ ». Ainsi, l'infirmes de Bethsaida est déresponsabilisé, mais même dans ce cas, la Parole peut agir. Ce n'est certainement pas un hasard si la démarche de Simone Pacot a choisi le nom de Bethsaida : La Parole, avec sa puissance de transformation, précède l'action de croire. La foi peut venir ensuite, ce n'est pas elle qui conditionne la guérison. Ce peut être aussi la foi de l'entourage qui suffit à lancer le processus. Mais souvent, la Parole sera aussi : « Va, ta foi t'a sauvé » (Mc 10,52 ; Mc 5,34 ; Lc 17,19). « Comment Jésus guérit-il ? », se demande Simone Pacot. « C'est la parole du Verbe, de celui à qui Jean fait dire : « Je Suis » (Jn 8,48) qui guérit

² Rudolf Bultmann, 1884-1976. Avec Karl Barth, il a été l'un des pères de la théologie dialectique. On peut aussi le considérer comme le fondateur de l'herméneutique théologique moderne, qui inspirera aussi bien Paul Ricoeur et Gerhard Ebeling, dans le protestantisme, que les théologiens catholiques, comme les cardinaux Henri de Lubac ou Hans-Urs von Balthasar.

³ Pacot, Simone, 1997-2003, *L'évangélisation des profondeurs (3 tomes)*, Paris, Cerf

⁴ M-M Laurent et D. de Bettignies, psychologues, *être acteur de sa vie*, Bethsaida, 1998. p.7

celui qui a perdu la pleine dimension de son propre « je suis⁵ ». Cela signifie que Jésus prend l'initiative par pure grâce et par un appel à l'activité, réitéré par trois fois : « Lève-toi, Prends, Marche ». (à noter qu'André Chouraqui traduit ce *Lève-toi* par *Réveille-toi*). La Parole joue donc comme puissance de mise en mouvement, et surtout comme ordre donné par l'instance supérieure reconnue comme telle. C'est un jaillissement de la grâce, et comme nous l'avons vu, la foi en ce cas est seconde, elle est une conséquence. *Justification par la grâce*, en quelque sorte. Dans la parabole de Bethasda, l'homme infirme est guéri et s'en va sur les chemins du monde en disant qui l'a guéri. La foi est donc bien là. Se pose alors, dans la parabole, la question du péché. « Ne pêche plus de peur qu'il ne t'arrive pire encore ». (Jn 5, 14). Cette question n'arrive qu'après la guérison. C'est un appel à la vigilance face à la tentation de retomber dans l'immobilisme. Le contraire du péché n'est en effet pas la vertu mais la foi. Le péché est d'abord un manque de foi, un manque de confiance en la vie. C'est la construction d'une loi narcissique qui promet l'auto-suffisance. Ne pêche plus, cela veut donc dire aussi : accepte de manquer, accepte la faille originelle, et que cela ne t'empêche pas de vivre pleinement, de créer. L'infirme de Bethasda est guéri de son infirmité, mais il reste un homme, avec ses fragilités qu'il doit assumer. La guérison n'est jamais complète. Il y aura encore des combats, peut-être des chutes, mais ils ne remettront plus en cause l'élan vital fondamental. Simplement, il faut renoncer à la toute puissance, à l'illusion d'être plein et de ne pas manquer. Il faut accepter d'être vaincu par Dieu.

Herméneutique et interprétation

Pour poursuivre notre approche des différents courants et méthodes herméneutiques, dans une perspective œcuménique, et après avoir examiné plusieurs textes de la Commission Biblique Pontificale, voici quelques traits de la conception luthérienne, décrits par le théologien Gerhard Ebeling :

A l'époque de saint Augustin, on interprète avant tout le texte biblique à partir du sens littéral, en complétant ce sens par un sens spirituel allégorique dans les passages où la compréhension littérale est obscure ou choquante, ou quand elle peut être rendue plus explicite par la révélation de mystères plus profonds. A vrai dire, une condition est posée : le sens allégorique doit être étayé dans sa teneur par un autre passage de la Bible interprété littéralement.

A ces deux interprétations vont en être ajoutées deux autres dans l'Église catholique : l'interprétation tropologique ou morale, qui s'applique à l'individu, et l'interprétation anagogique, pour les mystères métaphysiques et eschatologiques. Mais avec ces quatre interprétations, on pouvait à tout moment échapper à l'écoute stricte du texte lui-même, et l'interpréter par exemple a priori en fonction d'un dogme établi.

La Réforme, à ses débuts avec Luther, a approuvé ce schéma. Mais bien vite, elle va s'en éloigner et introduire l'importance existentielle du texte. Sur le principe de « la lettre qui tue » et « l'Esprit qui vivifie », toute l'attention va se porter sur la relation entre sens littéral et sens moral au sens large, c'est-à-dire selon l'acceptation de ce mot au 16^{ème} siècle, entre sens littéral et réception de ce sens par l'individu. Il faut alors comprendre le texte comme parole de Jésus-Christ lui-même qui s'adresse individuellement à chaque personne. Et « si Christ est le sens fondamental, si en lui toutes les paroles sont une seule parole, la relation du texte avec l'individu – le sens tropologique de l'Écriture – ne peut pas consister en de quelconques utilisations morales, en l'appel à accomplir des œuvres correspondantes à celles du Christ.

⁵ Bethasda, p. 14

Elle ne peut viser que la foi qui saisit Christ. ⁶» Autrement dit, c'est par la foi, selon Luther, que nous pouvons vraiment recevoir et comprendre la Parole qui est dans l'Écriture.

Question pour préparer notre lecture :

Quelle est votre propre interprétation du récit de l'infirmes de Bethsaida ? Je propose que chacune et chacun d'entre nous puisse exprimer au début de notre lecture comment elle ou il reçoit et interprète ce texte de l'Évangile de Jean.

Jean-Yves Rémond
Avril 2016

⁶ Gerhard Ebeling, *Luther, introduction à une réflexion théologique*, Genève, Labor et Fides, 1983, p.93